Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 16

Artikel: Plaisirs posthumes
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225221

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Mais sommes-nous naïves ? on nous appelle dindes ! Sommes-nous spirituelles ? des rouées ! Ignorantes ? des bécasses ! Instruites ? des pédantes ! Sommes-nous tendres ? nous sommes alors des crampons ! Froides ? des cadavres ! Si nous sommes riches ? des prétentieuses ! Pauvres ? des nullités ! Les aristocrates n'ont pas de cœur, les bourgeoises sont trop sentimentales et les roturières ont des manières grossières.

C'est inouï !

Si cette pauvre femme est maigre, c'est une planche ! Si elle est grasse, un wagon ! Occupe-t-elle une catégorie moyenne ? elle est fade, insignifiante et ne compte pas ! Si elle veut être réservée, c'est une bégueule ; mais si elle est expansive, oh ! alors, c'est une vicieuse !

C'est épouvantable !

Avons-nous un caractère triste ? un saule-pleureur ! Gai ? une légère ! Sommes-nous économes ? nous sommes avares ! Généreuses ? des femmes sans ordre, des gaspilleuses ! Enfin, en toutes choses nous sommes, pour le sexe fort, de créatures nulles et encombrantes !

Oh ! ces hommes ! ces hommes !

Et pourtant c'est nous qui les consolons, charmons, soignons et dorlotons !

C'est nous, pauvres petites bêtes au bon Dieu, qui souffrons pour leurs plaisirs. En naissant, la mère souffre et elle continue à souffrir en vous élevant...

Mariées, nous gémissons des délaissements de nos maris qui passent généralement leurs soirées au cercle ou ailleurs, pendant que, bourrées de soucis, nous faisons marcher le ménage. En mourant, nous leur laissons encore une légère consolation, celle d'être débarrassés de nous et de prendre une nouvelle femme pour continuer le même système.

Enfin, notre existence se passe en gémissements constants, en rage sourde, en crises nerveuses, en migraines, et cela à cause de l'homme, de cet être qui ne connaît rien, qui ne sait rien, qui ne comprend rien, de ce profond égoïste qui ne sait vivre que pour sa propre vie.

S'il prend femme pour toujours, c'est pour qu'elle soigne son pot-au-feu et ses infirmités ; le reste à l'avenant. S'il la prend pour un temps provisoire, c'est pour s'amuser d'elle pour un instant, en passant, c'est pour la mépriser ensuite. S'il parle d'elle, c'est pour l'abîmer. S'il en soupire, c'est qu'il a faim et qu'il la voudrait... manger toute crue.

Nous sommes enfin des machines à coudre au service de l'homme que nous nous donnons pour maître et qui nous détraque si souvent !

Nous sommes véritablement à plaindre !

Ah ! si ce tyran pouvait pénétrer en nous, ne fût-ce qu'une seconde, comme il regretterait son ton bourru, ses façons brutales, son indifférence humiliante, ses hypocrisies coupables, ses jeux de comédie et son égoïsme personnel !

Il abdiquerait sur-le-champ et deviendrait doux, humble, prévenant, charitable, généreux. Il nous ferait partager ses sensations intimes, il viendrait au-devant de nos désirs, il comprendrait nos besoins, nos aspirations, il serait toujours souriant, toujours caressant et toujours disposé à nous satisfaire, même le plus léger caprice !

Une vraie caillette, enfin !

Mais non, non, les hommes ne comprennent pas ça !...

Et comment voulez-vous tirer quelque chose de leur nature rebelle et mal conçue ? Tout est dur chez eux : l'âme, le cœur et... la main.

Les hommes ?... Quelle peste ?

Mais si nous nous mettions en grève ? C'est pour le coup qu'ils seraient attrapés !

Et... nous donc !

Quel dommage !... Ne pouvoir nous passer de ces monstres !

Oh ! quel supplice !

Mais que faire ?

Les repousser ?... Ils nous poursuivraient avec plus d'acharnement. L'expérience nous le prouve. Ils deviendraient alors collants, ce qui est agaçant et tout le contraire de nos goûts et de nos aspirations.

Les supplier ... Ils nous fuiraient sans pitié.

Les retenir avec douceur ? Ils nous trouveraient banales et monotones.

Que faire, que faire ?

Dame ! continuer à porter les... culottes, en attendant mieux ; cela nous remonte le moral et sauve bien souvent des situations.

Mme R. Volt.

C'EST DE LA FAUTE AUX PENDULES

LORSQUE M. Guilleret revenait de son bureau à sa demeure, pour y prendre ses repas, il avait chaque fois une surprise.

— Parbleu, direz-vous, M. Guilleret adorait sa femme, il en était adoré ; ils étaient encore en plein lune de miel, puisqu'ils n'étaient mariés que depuis un an; il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le dévouement, le zèle de Mme Guilleret ménageassent une surprise à cet excellent époux.

Tout cela est absolument exact ; les deux jeunes époux s'adoraient et cependant, si Mme Guilleret réservait chaque jour, matin et soir, une surprise à son mari, elle ne le faisait point exprès.

Cette surprise d'ailleurs, finissait par ne plus surprendre M. Guilleret qui s'y attendait. Il savait, avant de tourner le bouton de la porte, que la nappe ne serait pas sur la table ; que le feu ne serait pas encore allumé dans la cuisinière ; que les assiettes, qui avaient servi au souper de la veille, ne seraient pas encore lavées.

Il savait également que, lorsqu'il demanderait à Mme Guilleret ce qu'elle pensait faire pour le dîner ou le souper, elle répondait invariablement :

— Je ne sais pas encore, donne-moi donc une idée.

Chaque jour, la même scène se renouvelait deux fois. Chaque jour, à midi et le soir, M. Guilleret descendait acheter une tranche de jambon chez le charcutier, une boîte de sardines chez l'épicier, ou tout autre aliment quelconque, tout préparé. Il prenait, par la même occasion, un petit pain chez le boulanger, en passant ; pendant qu'il y était, il achetait une bouteille de vin et, comme il avait coutume de le dire : « ça faisait la rue Michel ».

Il ne lui restait plus qu'à mettre le couvert ; à approcher deux chaises de la table, à en garnir une de coussins, et à inviter sa femme à y prendre place.

Mme Guilleret grignotait ; elle n'avait presque jamais d'appétit et lorsque son seigneur et maître, attendri et inquiet, la suppliait de faire les efforts nécessaires pour s'alimenter, elle répondait :

— Je suis trop lasse, tu comprends bien, mon chéri, que, n'ayant pas de bonne, je suis obligée de me surmener ; voilà pourquoi tu me trouves toujours esquintée.

M. Guilleret la cajolait, essayait de lui faire reprendre goût à l'existence, lui promettait que, plus tard, quand il serait sous-chef de bureau, elle serait servie et heureuse. Puis, pour épargner de la fatigue à la chère créature, il portait lui-même à la bouche de sa femme, les aliments qu'il s'excusait de ne pas pouvoir mastiquer, ni avaler à sa place.

Un jour, qu'il la grondait affectueusement de se fatiguer comme elle le faisait, il eut la curiosité de lui demander ce qu'elle avait fait le matin.

— Ce que j'ai fait ? répondit-elle. Je me suis tuée.

— Donne-moi le détail de tes occupations pour que je puisse supprimer celles qui ne sont pas absolument indispensables.

— Je ne pourrais pas te le dire, mon ami, je ne m'en souviens même plus.

Il insista.

Alors, naïvement, elle récapitula son emploi du temps.

— Je me suis éveillée à neuf heures. Je me suis levée à dix. Il a fallu ensuite que je fasse ma toilette, que j'ondule mes cheveux, que je frotte mes ongles, que je regarde le temps qu'il faisait, que je cherche dans la garde-robe quelle robe je pourrais mettre pour dîner. Tu le vois, ça n'en finit plus. C'est à ce moment-là que tu es arrivé ; tu reviens toujours avant que je t'attende. Comment se fait-il que tu quittes ton bureau de si bonne heure ? Ton chef n'est donc jamais là ? Vous n'avez donc rien à faire ?

— Je quitte mon bureau à midi et à dix-huit heures chaque jour, comme le veut le règlement.

— Ce n'est pas possible, mon chéri.

— Je t'assure.

— Alors, c'est que notre pendule retarde, tu devrais bien l'emporter chez l'horloger pour qu'il l'arrange.

M. Guilleret promit qu'il ferait réparer la pendule et il demanda à sa femme ce qu'elle faisait de ses après-midi, puisqu'elle n'était jamais rentrée quand il revenait de son bureau.

— Ce que je fais ? mais des courses indispensables. Tiens, hier, par exemple, je suis descendue et j'ai bavardé un moment chez mon amie, jusqu'à quatre heures ; après quoi je me suis habillée et je suis allée prendre une tasse de thé chez la femme de ton collègue Mme Rascasse. Nous sommes allées dans les magasins, où j'ai dû faire déplier plus de cinquante coupons d'étoffe avant de trouver celui qui me convenait pour me faire faire une robe. Ensuite j'ai dû m'occuper des fournitures, voir la couturière, à l'autre bout de Lausanne.

— J'étais rentré deux heures avant toi.

— Oh ! non, pas deux heures, ce n'est pas possible ; ou, alors c'est que tu avais quitté ton bureau avant l'heure réglementaire.

— A dix-huit heures tapant.

— C'est que la pendule de ton bureau avance; puisque tu dois aller chez l'horloger, fais la donc réparer aussi.

Plaisirs posthumes. — Le vieil Eugène Pierre, qui fut pendant plus de quarante ans secrétaire général de la Chambre, était frileux à l'extrême. C'est à lui que les députés devaient ces températures étouffantes qui régnaient au Palais-Bourbon. Pour se venger, ils firent circuler sur lui l'histoire suivante :

Quand Eugène Pierre fut transporté au four crématoire, son corps demeura réfractaire à la cuisson. On ouvrit la porte du four pour s'assurer de son bon fonctionnement. Alors, Pierre se dressa furieux et cria, d'une voix tonnante :

— Fermez la porte ! il y a des courants d'air !

Malentendu. — Une dame en quête de bonne examine une candidate et finit par lui dire :

— Pas de références ?

— Oh ! je n'en demanderai pas : Madame me convient tout à fait !

LA FONDUE AUX ŒUFS

Molondin, le 25 mars 1933.

Monsieur,

Voici la recette demandée pour la *fondue aux œufs :*

Demi-livre de fromage râpé bien fin, demi-litre de crème et quatre œufs.

Mélangez bien le tout ensemble, beurrez un plat à cuire.

Versez-y votre mélange et faites cuire au four jusqu'à ce qu'il soit d'un beau roux et bien levé.

Avec mes cordiales salutations.

Une vieille abonnée.

LAHARPE A STAPFER

(Suite.)

V.

Le 7 juillet, de sa campagne de Plessis-Piquet, Laharpe, tout en cultivant ses légumes, se livre aux plaisirs épistolaires. Les sujets sont variés. Il éprouve le besoin de dire à Stapfer les réflexions que lui suggèrent la lecture.

Un ouvrage de Villers sur les littératures étrangères l'a intéressé, mais il reproche à l'auteur de ne pas l'avoir écrit « en meilleur français ». Le fait de ne pas avoir à parler de la littérature française « ne dispense pas du respect pour la grammaire et l'art d'écrire de son propre pays; » le livre n'en est pas moins attachant pour les « amis de la science », même pour les « avortons » comme lui, Laharpe.